

Articoli/Articles

LA GOUTTE DANS *LA JOIE DE VIVRE* D'ÉMILE ZOLA

DANIELLE GOUREVITCH

EPHE, Paris, Fr

SUMMARY

*GOUT IN THE ZOLA'S LA JOIE DE VIVRE*

*The paper examines Emile Zola's novel La joie de vivre (1884) and one of its main characters, the gout. A medical historian finds the novel extremely interesting. Many questions arise: did Zola know anybody affected by the gout? had Zola direct contacts with doctors or medics? The interesting point is, some years before the publication of the novel, in 1859, Garrod had identified the cause of this disease in the abnormal production of uric acid. Garrod's researches, and especially his case histories, are likely to have influenced Zola, the novelist.*

*Littérature et histoire des maladies*

On considèrera comme connue la goutte, due à un excès d'acide urique dans le sang, avec ses crises d'arthrite aiguë et ses dépôts sous-cutanés de cristaux d'urate (dits tophi, singulier tophus<sup>1</sup>) avec le cas particulier des "perles" de l'oreille<sup>2</sup>, son apparition classique chez l'homme à partir de 35 ans, les violentes douleurs qu'elle cause et la quasi-inanité d'un traitement de fond, autre que la patience et la résignation... " Vous vous êtes achevé avec un tas de drogues. Vous connaissez le seul remède: patience et flanelle!", dira dans le roman le docteur Cazenove<sup>3</sup>, plus pratique que pieux<sup>4</sup>. Il s'agit d'abord de rappeler les circonstances de l'élaboration du roman au titre para-

*Key words:* Gout – Emile Zola – Literature - History of Diseases

doxal de *La joie de vivre*: Émile Zola, qui vient de publier *Nana*, en 1880, décide de consacrer son roman suivant à Pauline Quenu, la fille unique des charcutiers des Halles de Paris<sup>5</sup>, née en 1852<sup>6</sup>, devenue orpheline en 1860, à l'âge de neuf ans. Sa tutelle est confiée à son oncle Chanteau. Zola a l'idée de faire de ce tuteur un incapable total, détruit moralement et physiquement par la goutte, rendant la vie impossible à tous les siens, tant par sa propre souffrance que par son égoïsme. Ce sera *La Joie de vivre*, roman publié après plus de temps que prévu, en 1884. L'historien de la médecine se pose alors un certain nombre de questions: le cas Chanteau est-il vraisemblable? Zola connaissait-il des goutteux? Disposait-il d'un médecin conseil ou d'une bibliographie? A-t-il bien fait son travail de préparation? Si la façon dont Zola a traité des problèmes de l'hérédité et de la dégénérescence a été bien étudiée<sup>7</sup>, celui de la goutte, moins démonstratif et ne pouvant servir à la structure générale de la série des Rougon-Macquart, ne l'a guère été. L'article de F.W.J. Hemmings, *The genesis of Zola's Joie de vivre* (*French Studies* 1952; 6 (2) :114-125) a un titre trompeur, car, certes l'auteur signale l'importance de la documentation dans la fabrication de tout roman de Zola, mais ce n'est pas la goutte qui l'intéresse. Et donc seule la thèse suédoise de Nils-Olóf Fránzen, publiée à Stockholm en 1958, a affronté le sujet: *Zola et La Joie de vivre. La genèse du roman, les personnages, les idées*, chez Almqvist et Wiksell<sup>8</sup>. L'auteur signale les manuscrits préparatoires conservés à la Bibliothèque nationale, NAF 10309-10311; il signale aussi que Zola faisait toujours usage d'ouvrages spécialisés, ici la traduction française de l'ouvrage fondamental de Garrod; et qu'il consultait éventuellement des compétences et des amis, sans oublier bien sûr sa propre expérience, directe ou indirecte. Les notes préparatoires ne cherchent jamais à cacher les sources; au contraire le roman naturaliste aime les preuves. Il restait donc à confronter cette traduction, les notes préparatoires, la correspondance avec des amis goutteux et le produit fini.

*La préparation du personnage de Chanteau et la lecture de l'ouvrage d'Alfred Baring Garrod, source-clef*

Comme il avait fait pour d'autres de ses personnages, Zola prépare son Chanteau (à l'origine paisible, incapable et gourmand, mais devenu un grand malade) en lisant de très près et en prenant des notes. Il est possible qu'il ait été un certain temps aidé par Henry Céard (1851-1924), quelques années étudiant en médecine, familier de la famille Zola depuis 1876, collaborateur dévoué en particulier pour la recherche de la documentation, jusqu'au jour où il désapprouva l'entrée du maître dans la Légion d'honneur (promotion du 14 juillet 1888). Un "raté" à bien des points de vue, il deviendra l'auteur du magnifique roman méconnu *Terrains à vendre au bord de la mer* (1906).

Les notes de Zola sont conservées avec le manuscrit du roman au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale dite aujourd'hui BNF, resté rue de Richelieu, dans la série dite des "Nouvelles acquisitions françaises", ou NAF, dans le registre coté NAF 10311, sur des feuillets paginés par Zola, puis re-paginés par les services de la Conservation, 290 et 301-314. Beaucoup sont

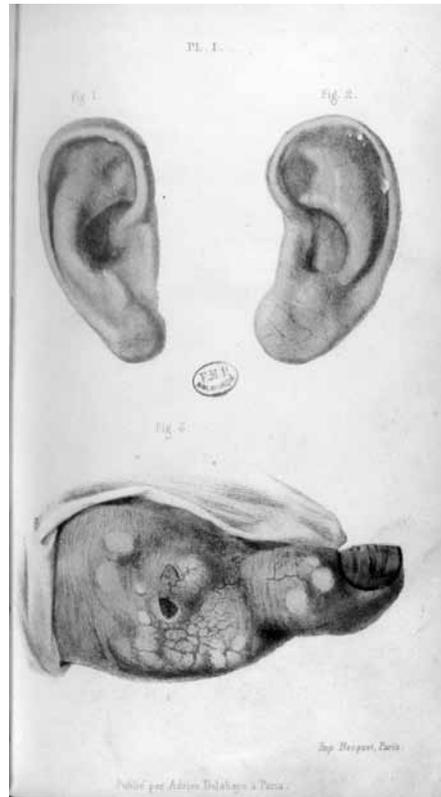


Fig. 1 - Planche 1, perles des oreilles. (BIUM, Paris)

au crayon et difficiles à lire et il m'est agréable de signaler l'obligeance du Service de reproduction, qui s'est efforcé de les rendre néanmoins lisibles en nuancant les tirages. Signalons par exemple les feuillets 313-314, notes particulièrement lapidaires, griffonnées au revers d'une lettre commencée à Médan, le 7 novembre 1883, juste avant que Zola mette la dernière main à la dernière description effroyable de la misère de Champeau: le roman sera terminé le 23 novembre 1883.

Quand Zola commence son roman, ce qu'on croyait savoir de la goutte vient d'être bouleversé: le grand tournant en effet a été tracé par Alfred Baring Garrod (1819-1907), qui a, en 1853, reconnu la *materia peccans* dans l'acide urique<sup>9</sup>; Zola en a été frappé, et avait noté, p. 304 de ses notes préparatoires, que " les dépôts blancs qui se solidifient sont faits d'urate de soude". Garrod a publié en 1859 *A Treatise on gout and rheumatic gout (rheumatoid arthritis)*, à Londres, chez Walton et Maberly, XVI-601 p. ill. C'est cette édition que possède la Bibliothèque inter-universitaire de médecine dite BIUM et il semble qu'elle ait eu d'emblée une certaine notoriété, même en France, où les thèses de médecine sur la goutte sont alors légion, peut-être en réponse à cette découverte<sup>10</sup>. L'auteur, qui, médecin à la mode, habitait évidemment Harley Street (au 84 de la rue, à Cavendish Square), signale que son livre est le fruit de douze ans d'observations et de travail à l'Anatomical Museum de l'University College (London): personne aux plus hauts niveaux médico-historiques de Londres n'a su me dire ce qu'étaient devenues ces collections de cires ni les gravures qu'il en a fait faire, montrant des états d'évolution épouvantables. Je ne sais pas non plus qui est l'auteur des dessins et gravures du livre ni comment s'est trouvé inséré le cas parisien.

L'ouvrage est réédité plusieurs fois en anglais<sup>11</sup> et traduit: en allemand dès 1861, à Würzburg chez J.M. Richter, par le Dr Eisenmann: *Die Natur und Behandlung der Gicht und der rheumatischen Gicht* (BIUM 83265); en français, sous le titre de *La Goutte, sa nature, son*

*traitement et le rhumatisme goutteux*, par Alfred Baring Garrod, ouvrage traduit de l'anglais par Auguste Ollivier, et annoté par J.-M. Charcot, Paris, Delahaye, 1867<sup>12</sup>. Cet ouvrage est arrivé à la BNF en 1867 par le dépôt légal imprimeur de la Seine et il se peut que Zola l'ait eu en main, mais le livre n'en porte aucune trace<sup>13</sup>. Quant aux exemplaires de la BIUM, ils ne sont pas annotés non plus, et je ne sais ni quand ni comment ils ont été acquis. On ne peut donc dire en l'état actuel des choses où Zola a consulté ou emprunté le livre, ou s'il l'a jamais eu dans sa bibliothèque personnelle<sup>14</sup>.

Les deux responsables de la traduction<sup>15</sup> sont Auguste Ollivier (1833-1895), chef de clinique et sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris, pédiatre et hygiéniste. Et Jean-Martin Charcot (1825-1893), alors agrégé à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, chevalier de la Légion d'honneur etc." Il a fait le travail sans doute sur la lancée d'un article publié avec André Cornil (1837-1898), "Contributions à l'étude des altérations anatomiques de la goutte", dans les *Comptes rendus de la Société de biologie* (pour les "Mémoires" de 1863), 1864, 5, 139-163. Ses commentaires sont extrêmement décevants et ne laissent pas imaginer le talent scienti-



Fig. 2 - Planche 1, pied avec gros orteil spectaculaire. (BIUM, Paris)

fique et médiatique qui le consacrera. On remarquera tout de même dans sa préface qu'il souligne l'importance de la littérature médicale anglaise sur le sujet en général.

À mes yeux et aux yeux du savant commentateur suédois, les chapitres les plus intéressants pour un romancier sont ceux qui comportent des récits de cas, le chapitre II pour la goutte aiguë, et le chapitre III pour la goutte chronique.

Outre celle du "piège" contenue dans le nom ancien de podagre, les métaphores décrivant la crise et la douleur sont extrêmement riches, introduites par "comme", "comme si", "on dirait que", "pareil à". Ou

même dans un style direct qui met le lecteur "dans la peau" du sujet souffrant. Zola avait relevé aux pages 302 et 312 de ses notes manuscrites l'expression "rongé par un animal", effectivement employée par Garrod p. 30 (ou plus précisément: "comme si les parties affectées étaient rongées par un animal, ou bien comme si elles étaient violemment arrachées"); mais elle est traditionnellement banale et Zola fait bien mieux: lors de la première crise à quatre personnages, "c'est comme si des chiens me dévoraient le pied", gémit Chanteau, enrichissant la métaphore cynégétique.

Un autre jour, Chanteau confie à Pauline: "c'est comme un

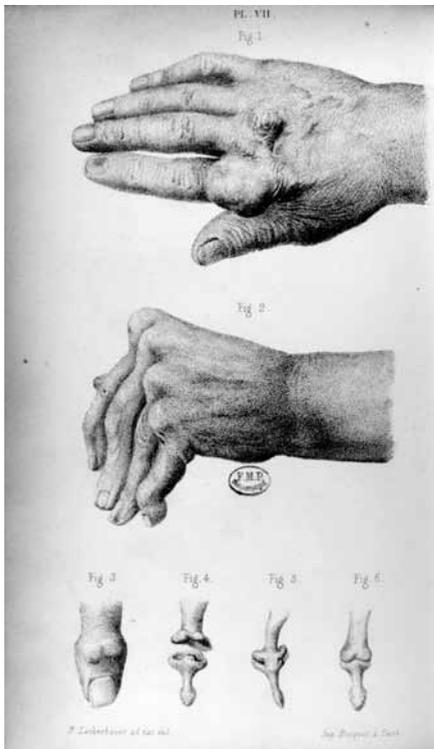


Fig. 3 - Planche 2. (BIUM, Paris)

couteau qui me désarticule les os du pied; et, en même temps, je jure-rais que qu'on me verse de l'eau tiède sur la peau. Puis la douleur changeait: on lui liait la cheville avec un fil de fer, on lui raidissait les muscles jusqu'à les rompre, ainsi que des cordes de violon". Bientôt sa "jambe gauche est raide comme du bois", et "on dirait qu'on (lui) coupe les os avec un scie". Plus tard, "ce n'étaient plus seulement les pieds qu'un animal rongerait, c'était tout le corps qui se trouvait broyé, comme sous l'entêtement d'une meule". Ses cris quand il "gueule" (et souvent il gueule "toute la journée"), verbe peu charitable mais qui vient "naturellement" aux lèvres de la servante Véronique<sup>16</sup>, puis ses lamentations deviennent "pareil(s) aux hurlements d'une bête qu'on égorge". Le travail de l'écrivain end sa prose indéniablement supérieure à celle du clinicien.

*Documentation et structure. La goutte, clef de voûte du déroulement romanesque*

L'atroce maladie contribue à la structure du roman, conditionnant ou accompagnant ses épisodes cruciaux; il est probable que Zola n'a pas consciemment choisi cette mise en épisodes, car ses notes préparatoires ne font pas état de cet artifice littéraire<sup>17</sup>. Un malade de Garrod (p. 466) "a remarqué que tout ébranlement, soit moral, soit physique, peut provoquer chez lui la réapparition des accès". Chez Zola, l'intrication des effets et des causes est plus étroite: Chanteau lui-même est d'emblée, avant même le début du roman, "gêné et honteux d'abriter dans ses os l'ennemi de la famille". Et "à peine âgé de âgé de cinquante six ans (...) les accès de goutte dont il souffrait l'avaient vieilli de bonne heure". En outre, c'est à cause de la maladie que le cadre du roman (un village sur la côte normande, non loin d'Arromanches) est ce qu'il est, car selon deux des médecins consultés, la goutte non seulement "devrait s'accommoder du voisinage de la mer", mais encore "le vent du large tonifierait d'une façon puissante l'état général". La maison elle-même, achetée au temps

d'une relative prospérité, est modifiée à cause de cette situation, et les lieux quotidiens se répartissent en deux zones, rez-de chaussée et étages: les événements aussi se répartissent en séries de nature différente qui se déroulent ici ou là<sup>18</sup>. Chanteau en effet "dormait au rez-de-chaussée (...), dans l'ancien salon transformée en chambre à coucher. De cette manière quand il était pris, on pouvait aisément rouler son fauteuil près de la table ou sur la terrasse".

Les premières phrases du livre sont les suivantes: "Comme six heures sonnaient au coucou de la salle à manger, Chanteau perdit tout espoir<sup>19</sup>. Il se leva péniblement du fauteuil où il chauffait ses lourdes jambes de goutteux, devant un feu de coke". Et au premier repas de la famille reconstituée, à quatre personnages, le père, la mère, Lazare et Pauline, sa femme, par gentillesse ou par perversion, ou probablement les deux à la fois, lui offre du foie gras, et bien qu'il soit toujours "dans la crainte d'une crise prochaine", il se montre incapable de résister. Et l'histoire est déjà scellée: dès la première heure "le père avait trouvé une garde-malade" en la petite Pauline<sup>20</sup>, qui, devenue jeune fille, restera attachée à son boulet; elle remplacera l'épouse qui contre "la gueuse qui avait gâté son existence" éprouve "une rancune de quinze ans".

Dès la première crise en famille, consécutive à l'arrivée de la riche pauvre et à l'ingestion de quelques tranches de foie gras, quand personne ne peut plus supporter le malade et ses cris

*Pauline demeura. Elle marchait d'un mouvement si doux, que ses petits pieds effleuraient à peine le parquet. Et, dès ce moment, elle s'installa près du malade, il ne supporta personne autre dans la chambre. Comme il le disait, il aurait voulu être soigné par un souffle. Elle avait l'intelligence du mal deviné et soulagé, avançait ses désirs, ménageait le jour ou lui donnait des tasses d'eau de gruau<sup>21</sup>, que Véronique apportait jusqu'à la porte. Ce qui apaisait surtout le pauvre homme, c'était de la voir sans cesse devant lui, sage et immobile au bord d'une chaise, avec de grands yeux compatissants qui ne le quittaient pas.*

Par la suite, l'enfant qui "apaisait la maison", devenue adolescente, ne reçoit aucune éducation ni instruction, au point qu'elle va croire mourir quand elle a ses premières règles; elle doit se rabattre sur les livres qu'elle trouve chez son grand cousin adoré, étudiant raté, notamment<sup>22</sup> un *Manuel de pathologie et de clinique médicale* ; alors "elle descendit dans les maladies affreuses, dans les traitements de chaque décomposition...". Elle se risqua à "lire le chapitre des névroses, en songeant à son cousin, ou le traitement de la goutte, avec l'idée de soulager son oncle". On peut préciser qu'il s'agit du *Manuel de Pathologie et de Clinique Médicales* d'Ambroise Tardieu (1818-1879), dont la première édition est de 1848, manuel à succès avec une "2ème édition revue, corrigée, augmentée, Paris, Germer Baillière, 1857 ", d'une autre en 1866, d'une autre encore en 1873. Quant Lazare une fois de plus pense à changer son fusil d'épaule, il va troubler le père: "Certes, il ne tient pas de moi, qui ai l'horreur du changement, murmura Chanteau entre deux plaintes, allongé dans son fauteuil, où il achevait une crise", espérant manifestement une trêve pathologique qui n'aura pas lieu. Et quand une fois arrive en visite Louise, qui va devenir la fatale rivale de Pauline, Chanteau allait mieux, "allongé dans son fauteuil de convalescent", mais, on s'en doute, ce n'était qu'un mieux éphémère. Et surtout, quand le moment vient de rendre à Pauline ses comptes de tutelle, c'est un véritable malheur que Chanteau aille mieux, et soit "capable de monter (...) en s'aidant de la rampe": ainsi il quitte le rez-de-chaussée (lieu de la maladie), pour le premier étage (lieu des autres événements), permettant la spoliation définitive de la jeune fille et en conséquence le mariage avec Louise, qui apportera de l'argent frais, quand Pauline n'aura plus rien à donner! Nouveau projet mirifique de Lazare: protéger la falaise par une installation de pieux. "Le soir même de la visite du charpentier, Chanteau fut pris d'un accès de goutte". Il y avait de quoi! Et Louise qui n'a aucune idée de ce que peut être le dévouement "devait, pour dormir, se boucher les oreilles " et dehors oublie

“ le pauvre homme qui hurlait ” : la bascule romanesque est complète. Certes les crises de goutte ne sont pas volontaires, mais tout de même elles contribuent à la manipulation de Pauline: celle-ci a été gravement malade, mais “comme (sa) convalescence s’achevait enfin, Chanteau fut pris d’un violent accès de goutte, qui décida la jeune fille à descendre malgré sa faiblesse”. Nouveau changement de niveau local et d’altitude romanesque, nouvelle catastrophe dans la vie de Pauline; et très bientôt, Lazare et Louise se réfugieront dans la chambre du jeune homme, “plus haut” dans la maison, au second étage<sup>23</sup>. Où les jeunes gens cèdent, un peu, très peu, à leur désir, mais assez pour révolter la fiancée trompée. Alors, Zola ne peint plus qu’un lieu unique, un lieu de drame, car “les plaintes (=du podagre) s’engouffraient dans la cage de l’escalier, élargie par la sonorité des étages”. La roublarde Mme Chanteau a bien joué: elle a fait exprès de ne pas “refermer la porte” de la chambre du mari, et Pauline ne partira pas malgré la trahison infligée, émue par les cris de douleur. Quand madame Chanteau entre dans la phase terminale de sa maladie, Chanteau “refusa de comprendre”. “La goutte le laissait par bonheur assez tranquille”, par bonheur pour lui, certes, mais par bonheur aussi pour l’ordonnance du roman, le malade par fonction laissant la vedette à la malade-moribonde. Pauline va faire un dernier effort d’indépendance, le docteur lui ayant trouvé un travail dans une famille, mais le goutteux a le dernier mot: “ Tu restes, j’espère? Attends donc de m’avoir enterré!”.

À la fin du roman, la justesse des considérations médicales de Zola est toujours parfaite: Chanteau

*était devenu un objet d’effroyable pitié. Peu à peu, la goutte chronique avait accumulé la craie à toutes ses jointures, des tophus (sic) énormes s’étaient formés, perçant la peau de végétations blanchâtres. Les pieds, qu’on ne voyait pas, enfouis dans des chaussons, se rétractaient sur eux-mêmes, pareils à des pattes gonflées à chaque phalange de nœuds rouges et luisants, les doigts déjetés par les grosseurs qui les écartaient, toutes les*

## La goutte in Zola

*deux comme retournées de bas en haut, la gauche surtout qu'une concrétion de la force d'un petit œuf rendait hideuse. Au coude, du même côté, un dépôt plus volumineux avait déterminé un ulcère. Et c'était à présent l'ankylose complète, ni les pieds ni les mains ne pouvaient servir, les quelques jointures qui jouaient encore à demi, craquaient comme si on avait secoué un sac de billes. À la longue, son corps lui-même semblait s'être pétrifié dans la position qu'il avait adoptée pour mieux endurer le mal, penché en avant, avec une forte déviation à droite ; si bien qu'il avait pris la forme du fauteuil, et qu'il restait ainsi plié et tordu, lorsqu'on le couchait. La douleur ne le quittait plus, l'inflammation reparaisait à la moindre variation du temps, pour un doigt de vin ou pour une bouchée de viande, pris en dehors de son régime sévère ", contrôlé par Pauline, bouchée par bouchée, gorgée par gorgée...*

Le volume va se terminer, mais l'histoire ne se termine pas<sup>24</sup>: Pauline n'aura de vie que par procuration.

### Conclusion

La goutte, qui touche particulièrement le monde aisé et sédentaire<sup>25</sup>, est en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle un fléau social. Elle fait peur et fascine: son nom de "podagre", qui remonte à l'Antiquité, la montre comme un piège saisissant les pieds, c'est une torture, un supplice; le fameux traité *De podagra* de Sydenham en a repris le pathétique<sup>26</sup>, l'auteur ayant été atteint à la fleur de l'âge. Parmi les récits de cas, les pages de Zola feraient belle figure et pourraient servir à des étudiants en médecine d'aujourd'hui qui ne verront jamais de malades arrivés à un tel degré d'évolution<sup>27</sup>. Ainsi le roman se caractérise par une combinaison particulièrement heureuse de la documentation scientifique et de l'affabulation romanesque, dans la forme judicieusement choisie en fin de compte par Zola, la septième, après bien des hésitations. On peut considérer que le roman n'est pas l'histoire de Pauline, n'est pas celle de Lazare, n'est même pas celle de Chanteau, mais une application romanesque des effets destructeurs de la goutte sur toute une famille privée de son

chef naturel<sup>28</sup>, la maladie engendrant un climat familial délétère, un modèle de conduite à ne pas suivre. Je veux bien admettre que cette vision naturaliste et moralisante est un peu exagérée, mais je pense qu'elle ne déplairait pas à Zola.

Je voudrais compléter cette conclusion par quelques autres bonnes pages du livre, pour que, par un retour à Zola, les lecteurs puissent se faire une idée d'états qu'ils ne peuvent plus directement connaître. Au tout début:

*Chanteau hurla pendant huit jours. Le pied droit s'était pris, au moment où l'accès semblait terminé; et les douleurs avaient reparu, avec un redoublement de violence. Toute la maison frémissait, Véronique s'enfermait au fond de sa cuisine pour ne pas entendre, madame Chanteau et Lazare eux-mêmes fuyaient parfois dehors, dans leur angoisse nerveuse. Seule, Pauline ne quitta pas la chambre, où elle devait encore lutter contre les coups de tête du malade, qui voulait à toute force manger une côtelette, criant qu'il avait faim, que le docteur Cazenove était un âne, puisqu'il ne savait seulement pas le guérir. La nuit surtout, le mal redoublait d'intensité. Elle dormait à peine deux ou trois heures. Du reste, elle était gaillarde, jamais fillette n'avait poussé plus sainement. Madame Chanteau, soulagée, avait fini par accepter cette aide d'une enfant qui apaisait la maison. Enfin, la convalescence arriva, Pauline reprit sa liberté, et une étroite camaraderie se noua entre elle et Lazare...*

Et à la fin:

*Si tu voulais une tasse de lait, lui demanda Pauline, cela te rafraîchirait peut-être ?*

*– Ah ! oui, du lait ! répondit-il entre deux gémissements. Encore une jolie invention que leur cure de lait ! Je crois qu'ils m'ont achevé avec ça... Non, non, rien, c'est ce qui me réussit le mieux. Il lui demanda pourtant de changer sa jambe gauche de place, car il ne pouvait la remuer à lui seul.– La gredine brûle aujourd'hui. Mets-la plus loin, pousse-la donc ! Bien, merci... Quelle belle journée ! ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! Les yeux sur le vaste horizon, il continua de gémir sans en avoir conscience. Son cri de misère était à présent comme son haleine même. Vêtu d'un gros*

## *La goutte in Zola*

*molleton bleu, dont l'ampleur noyait ses membres pareils à des racines, il abandonnait sur ses genoux ses mains contrefaites, lamentables au grand soleil. Et la mer l'intéressait, cet infini bleu où passaient des voiles blanches, cette route sans borne, ouverte devant lui qui n'était plus capable de mettre un pied devant l'autre.*

Je voudrais faire connaître aussi quelques images empruntées au livre de Garrod.

### BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Ce mot a échappé à la règle générale du pluriel appliquée aux mots d'origine étrangère mais devenus français: le pluriel latin s'est maintenu, alors qu'on dit un papyrus, des papyrus.
2. Pourquoi cette localisation ? Les enquêtes tant en dermatologie qu'en rhumatologie n'ont apporté aucun indice.
3. "Patience et flanelle", l'expression était déjà dans les notes prises par Zola qui en avait été frappé, p. 303.
4. Je n'aborderai pas la question du traitement de la goutte, faute de temps et de place. Le sujet est pourtant intéressant, considérant que "depuis quinze ans, Chanteau avait essayé toutes les drogues (...) Son triste corps finissait par être un champ d'expériences, où se battaient les remèdes des réclames". Pour ce dernier point, je remercie Francis Trépardoux : le début des publicités pour les produits anti-goutteux se situe autour de 1860. Les journaux se remplissent de réclames pour les produits pharmaceutiques, parfois en contravention avec la réglementation interdisant les remèdes secrets. Les lithinés du Docteur Gustin vont se répandre partout, destinés à traiter la goutte mais aussi tout simplement à fournir une boisson pétillante et agréable. En matière de pharmacologie, il faut signaler aussi une touchante hésitation de Zola qui ne sait comment écrire salicylate/salicylate/salicylate, tant dans les notes que dans le manuscrit définitif (10309, p. 155, "commencé le mercredi 25 avril 1883).
5. Sa mère est Lisa Macquart, son père le charcutier Quenu. Cf. *Le Ventre de Paris*.
6. Ce qui lui donne l'âge de Nana, dont elle doit être exactement le contraire: l'honnête bonté face au vice.

7. Une des plus jolies études reste celle de MALINAS Y., *Zola et les hérédités imaginaires*. Expansion scientifique française, Paris, 1985. On verra aussi GOURÉVITCH M., *La génétique de Zola : le retour atavique*. Dans: *Zola et les historiens*. Dir. Michèle Sacquin, BNF, Paris, 2004, p. 119-127.
8. C'est un livre rare qui, à notre connaissance, ne se trouve à Paris qu'à la Bibliothèque nordique de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 8 P 1166 (3) NOR. On verra aussi quelques indications dans le chapitre que consacrent MALINAS Y et C., *Apprécier la culture médicale d'un écrivain. Émile Zola et les Rougon-Macquart. Les sources médicales et leur utilisation*. Chap. 25, p. 163-170, dans: *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques*. Dir. Danielle Gourevitch, Paris, Ellipses, 1995.
9. On verra là-dessus l'importante mise au point de SHATTENKIRCHNER M., *Rheumatology: past, present, and future*. European Journal Rheumatol Inflamm. 1987; 8 (1): 31-37.
10. En particulier à Paris et à Montpellier, se recopiant d'ailleurs toutes l'une l'autre; Zola aurait pu les lire aussi, mais il n'en dit mot. En voici quelques-unes soutenues à Paris, conservées à la BIUM: GALTIER-BOISSIÈRE P., *De la goutte*, 1859; DULMET C., *De la goutte*, 1860 ; BELIN H., *De la goutte*, 1863 ; POUÉY I., *Quelques considérations sur la goutte saturnine*, 1877; POUZET P., *Contribution à l'étude de la goutte*, 1878. Et pour Montpellier: *Essai sur la goutte*, par Joseph André Fabre (1857), *Considérations générales sur la goutte*, par Adolphe Cazanove (1864); et *Quelques considérations sur la goutte*, par François Bourgaux (1873). Charles Scudamore reste un grand classique, bien que son étiologie soit complètement dépassée depuis la découverte de Garrod; la BIUM possède en français la deuxième édition de la traduction par FINOT C. du *Traité sur la nature de la goutte et du rhumatisme*. Paris, Béchet, 1823; et en anglais la deuxième édition de *A further examination of the principles of the treatment of gout*. London, Longman, 1833.
11. Notre BNF possède la troisième édition, ainsi que la traduction (par le docteur Henri Cazalis, en 1889) d'un autre ouvrage de Garrod sur l'acide urique, associant ainsi goutte et gravelle: *L'Acide urique, sa physiologie et ses rapports avec les calculs rénaux et la gravelle, lectures faites devant le Collège royal de médecine de Londres*.
12. Pourquoi a été publié en France, à Aix-les-Bains, en 1889 un livre de Garrod en anglais, qui semble être l'édition princeps (et unique ?), *Observations in clinical medicine, the value of its course in rheumatoid arthritis, gout, rheumatism and other diseases?* Probablement parce que le site thermal était très réputé alors en rhumatologie, et recevait de nombreux Britanniques: le

tourisme médical était déjà bien développé. On verra aussi p. 85 de la traduction de *La Goutte*... le cas d'un sujet qui passait une saison dans une autre station française célèbre, à Vichy : "l'une des oreilles présentait une série de dix à douze petites tumeurs tophacées, semblables à de grosses perles, et disposés en forme de chapelet le long du bord de l'hélic". Garrod venait de les évoquer ne général p. 82 : " J'ai eu l'occasion de rechercher les dépôts goutteux de l'oreille externe dans un grand nombre de cas.... Le plus souvent, ils sont petits, mais parfois ils égalent le volume d'un pois ou même le dépassent ; ils ressemblent assez à de petites perles".

13. Je remercie Anne Boyer pour cette information, et en profite pour signaler son livre, clef de la recherche médico-historique, *Des sources pour l'histoire de la médecine*, Paris, BNF, 2008.
14. Ce qu'on sait, c'est que les personnalités connues ou bien vues pouvaient facilement emprunter aux grandes bibliothèques des livres et même des manuscrits. Cf. pour les mésaventures arrivées du fait d'un tel prêt riqué, à Daremberg, historien de la médecine, GOUREVITCH D. e GOUREVITCH M., *Charles Durand, Charles Daremberg et Gérard Marchant: le malade, l'historien de la médecine et le psychiatre*. Gesnerus 1990; 47: 149-159. Et *Charles Durand, encore lui!*, *ibid.* 347-350.
15. Ce n'est ici le lieu de dire si elle est fidèle, puisque de toute façon Zola n'a pas cherché à lire la version d'origine.
16. Zola semble content de cette trouvaille qu'il avait notée à la page 290 de ses notes préparatoires, "Monsieur gueule", appréciant probablement le contraste entre la vulgarité du verbe et la formulation solennelle à la troisième personne. La domestique traite son maître avec une extrême brutalité; nous ne savons pas grand chose d'elle, mais nous pouvons croire qu'elle a pour celui qui est à ses yeux un riche incorrigible et déchu le plus profond mépris, aggravé par l'espèce de passion qui avec le temps la prend pour Pauline, grugée et spoliée.
17. Sauf, très allusivement, à la page 38 des notes préparatoires, quand Pauline découvre la trahison de Lazare avec Louise : " Une crise de Chanteau pendant tout le chapitre. C'est pendant qu'elle le soigne que Pauline peut surprendre les deux autres, et le goutteux laissé là, hurlant toujours. À la fin, Pauline reprendrait son poste auprès de lui".
18. Une autre série a lieu à l'extérieur, sur la plage ou plus largement au bord de la mer.
19. = de voir arriver sa femme et l'enfant qu'elle est allée chercher à Paris.
20. " Voilà une gamine qui est née pour les autres ", déclare le médecin ami.

21. Une de ces “ boissons délayantes ” que conseille Garrod, p. 422.
22. Avec le *Traité de physiologie* de Longuet (la BIUM possède du premier la deuxième édition, chez V. Masson, 1856-1861, et la troisième, chez Germer Baillière, 1869-1869) et l'*Anatomie descriptive* de Jean Cruveilhier (1791-1874) à Paris chez Béchot jeune, 1834-1836. °
23. Ce qui apporte une nuance dans la répartition rez-de-chaussée-étages mais ne contrevient pas au principe.
24. La mort de Chanteau n'est pas au programme du roman, et même dès les notes (p. 103), le personnage en pleine crise hurle bien qu'il ne veut pas mourir en jugeant “bête” la pauvre Véronique qui s'est suicidée.
25. Ce que savaient déjà bien les écrivains de l'Antiquité, cf. GOUREVITCH D., *Gout in Greco-roman non-medical literature*. In: APPELBOOM T. (éd.), *Art, History and Antiquity of Rheumatic Diseases*. Elsevier, Bruxelles, 1987, p. 66-68, suivi d'une édition française en 1988, mêmes pages.
26. On rappellera que Thomas Sydenham (1624-1689) écrivait en anglais mais que ses livres étaient tout de suite traduits en latin par ses secrétaires qui jetaient immédiatement les pages d'origine; les traductions françaises sont donc faites sur le latin.
27. Parmi les récits littéraires pouvant ainsi faire office de récits de cas, j'apprécie particulièrement le cas d'Hespérie dans la pièce intitulée *Les Visionnaires* de Desmarests de Saint-Sorlin : on peut dire que ce personnage féminin est le cas princeps de l'érotomanie. Il est très probable que ce personnage a inspiré le personnage moliéresque de Bélise, Molière ayant joué à plusieurs reprises dans la pièce de Desmarests. J'ai l'intention de lui consacrer une communication au prochain colloque de pathographie, le troisième, à Bourges en 2009. J'ajoute que Zola a bien compris lui-même l'érotomanie en créant le personnage de Marthe Mouret, follement amoureuse de l'abbé Fauvas, qui n'y peut mais, dans *La Conquête de Plassans*.
28. Médiocre naturellement, il est devenu nul puis nocif.

Correspondence should be addressed to:

dgourevitchbis@gmail.com